

Un entretien avec Edouardo Manet, auteur, cinéaste, romancier

Le théâtre en archipel

« Le théâtre n'est pas mort, car il est avant tout échange »

En crise? Peut être, mais le théâtre est bien vivant. Que se passe-t-il donc dans ce monde scintillant du masque et de la pirouette? Comment s'y reconnaître dans ce foisonnement de troupes, de tentatives, comment refaire, en un mot, connaissance avec cette activité magique : jouer sur une scène?

Nous sommes allés voir Edouardo Manet. Nous avons fait connaissance après avoir vu sa pièce *Lady Strass* (Théâtre de Poche Montparnasse). Les anecdotes, les éclats de rire, la détente autour du café, tout cela — et qui était fort loin de l'interview guindée traditionnelle — ne peut figurer ici.

La cinquantaine, élégant, un accent sud-américain qui sourit. Pendant trois heures, nous avons parlé, écouté surtout. Une vie toute entière vouée au théâtre depuis Cuba où il est né et où il fut directeur de l'Ensemble dramatique national, puis en France, en Italie où il a des amis, auteur de pièces comme *Les nonnes*, *Lady Strass*, mises en scène par Roger Blin (celui qui a découvert Genet et Beckett), cinéaste, romancier, et des projets, beaucoup de projets, une volonté claire de changer les choses, les états d'esprit, les habitudes toute prises. L'espoir, quoi.

NOUVEAU THEATRE NOUVEAU PUBLIC

Edouardo Manet : Il faut arriver à un nouveau spectacle. On ne peut plus rester dans les rôles tels qu'ils sont, c'est à dire passifs. Les gens sont passifs, les gens dorment. La télé, la radio suppriment les formes de vie populaires et le théâtre traditionnel, c'est la même chose : les artistes restent les artistes et le spectateur regarde ou s'ennuie. Eh bien non, ce n'est pas ça : le théâtre n'est pas mort. Le théâtre ne peut pas mourir. Parce qu'avant tout il est échange.

J'ai un ami italien, Eugenio Barba qui a vécu avec sa troupe une expérience pendant cinq mois en Sardaigne, dans le village de sa famille. Il n'a pas fait le coup de la troupe qui arrive dans un endroit, mais, après quelque temps, une curiosité est née de la part de la population devant la pratique de la troupe : sérieux des entraînements, exercices physiques très poussés etc... Mais, des rapports naturels, de la vie, des amitiés entre gosses, la famille de Barba, ils sont arrivés à se rencontrer. Comment? En suivant la bonne vieille tradition italienne, celle de l'échange, du « barato » (je

te donne - tu me donnes). La troupe allait jouer, mais les gens du village devaient leur rendre la pareille. La troupe a donné un spectacle pour enfants et la représentation s'est terminée en une fête : les amis, la pute, l'idiot du village ont dansé, mimé, et tout le village s'y est mis. Les vieilles ont retrouvé les danses presque oubliées et ils ont pris la ville, vraiment, par assauts avec des attractions partout. Ça a été une redécouverte du théâtre à ses origines. Ils ont laissé là une sorte de réveil, ils ont montré qu'avant les gens savaient faire quelque chose, qu'ils faisaient du théâtre par eux-mêmes.

Libé : Est-ce que ce genre d'expériences s'est répété ?

E.M. : Sûrement. De toute façon, c'est notre but ce genre d'activités. Et nous ne sommes pas les seuls à avoir cette idée d'un théâtre différents, nouveau. On est peut-être des centaines, des milliers qui travaillons dans notre coin, sans bien nous connaître. C'est complètement marginal Eugenio, il appelle ça le Tiers théâtre.

« Communauté », « apport social » des termes qui reviennent souvent ; en plus le projet de « prendre une ville », de « réveiller les gens », voilà qui donne assez clairement la couleur. Ce nouveau théâtre se veut politique, en rapport avec ce que les gens vivent de plus familial. Ce qui ne veut pas dire que le point de vue esthétique soit négligé. Loin de là, mais l'exigence première, c'est toucher les gens dans leur cadre, dans leur pratique. Attention, ce n'est pas la Compagnie du Drapeau Rouge à cinq heures trente devant Citroën : « Le théâtre, c'est le théâtre et la Révolution, c'est autre chose », dit-il lui-même. Son but, par ces expériences, c'est de restituer localement certes, et dans la mesure du possible des formes perdues de vie entre public et comédiens.

UN ENNOUVELLE STRUCTURE : LETIERS THEATRE ?

Il y avait donc le théâtre subventionné, généralement docile, plus ou moins aidé, et le théâtre privé, le cul entre deux chaises, la qualité ou le fric et maintenant il y a le « tiers théâtre »

Eugenio Barba définit aussi : Le Tiers théâtre vit en marge, souvent en dehors ou à la périphérie des centres et des capitales de la culture. C'est un théâtre fait par des gens qui se définissent comme acteurs, metteurs en scène, bien qu'ils n'aient que rarement reçu une formation théâtrale traditionnelle. Pourtant, ce ne sont pas des amateurs. Ils sont marqués par l'expérience théâtrale, quelque fois parce qu'ils appellent l'entraînement ou

par les spectacles pour lesquels ils doivent lutter afin de leur trouver un public (...) Un peu partout des jeunes se réunissent et forment des groupes qui s'obstinent à résister, ils sans contacts les uns avec les autres, en Europe, en Amérique Latine, et du nord, en Australie, au Japon ».

Libé : Pour rassembler tous ces groupes, il faut une structure, des lieux. N'y a-t-il pas un risque de sclérose, d'étouffer la vie sous le poids des cadres ?

E.M. : La sclérose, c'est ce qu'il faut à tout prix éviter. Il faut que chaque groupe garde son rythme, vive sa propre histoire, mais il faut aussi faire que des groupes ne tombent pas dans l'isolement, le flip. Il y a eu cette année, au mois d'avril, une réunion à Montreuil. On s'est retrouvé à plusieurs de tous horizons (Teatro Circo, Uruguayen, Arcane 13, Compagnie du Désert, Atelier de l'Épée de Bois, le GEL — mon groupe — Atelier de la Pierre aux dames, Italo Ricardo, Françoise Achard, et le Théâtre Un de Hugo Benavente — qui participe aux rencontres Trans-théâtres du Palace — NDLR.

On a vu une femme qui fait toute seule de l'animation pour les gosses, qui se fabrique elle-même son matériel. Elle travaille beaucoup en Bretagne. Eh bien cette réunion, ça a été pour elle, une bouffée d'air : elle a vu d'autres qui comme elle se démènent, se bagarrent. Imaginez qu'il n'y ait pas eu la réunion? Ce n'est pas possible de rester trop longtemps tout seul. A la longue, on renonce.

Libé : A part cette pratique différente commune, est-ce que toutes les troupes partagent les mêmes thèmes, comme le théâtre politique, par exemple ?

E.M. C'est très divers. On a vu de tout. Il y a une troupe qui est particulièrement intéressée par Artaud. Ils travaillent avec des psychologues, qui jouent la nuit. C'est un travail énorme qu'ils font.

Italo Ricardo, lui, est plus politique. Il est Chilien, ne l'oubliez pas. Mais la qualité du spectacle est extraordinaire. On est mort de rire quand on le voit. Ça, c'est quelque chose, d'habitude, dès qu'on aborde ces sujets, les gens font la gueule, avec lui, c'est tout le contraire, c'est étonnant. Et puis, on a vu des tas d'autres choses, des happenings, des troupes qui jouent des textes déjà connus. C'est très divers. Vous savez, Tiers-Théâtre, c'est un terme pratique mais sous lequel on ne met pas de signification trop particulière.

UN PIED DEVANT L'AUTRE

Libé : Parle-nous de ton rôle là-dedans, de ta troupe le Groupe d'expression libre.

E.M. : C'est un petit groupe de six personnes : on se connaît depuis septembre 75. Une petite famille. Au départ, à part moi, personne n'était du métier. Ils gardent tous, d'ailleurs, leur activité particulière : une dessine, un autre est au chômage, d'autres encore font des chantiers.

On a débuté par des exercices physiques, la voix, le corps, la résistance. La façon dont nous travaillons sur le corps, par exemple, ce n'est pas pour l'entretenir ou pour affiner l'esprit, mais c'est pour retrouver les possibilités qu'il contient, pour une autre communication. Ça n'a pas été facile : une amie nous a abandonné et on a avancé surtout sur des improvisations. C'est-à-dire que tout le monde a une technique de vieil acteur, pas des ficelles, des trucs,

mais le métier, le vrai métier.

Comme je suis auteur, ils m'ont demandé d'écrire à partir de ces improvisations, quelques monologues. Chacun a choisi celui dans lequel il se reconnaissait le plus, et de ce canevas, on est arrivé à quelque chose de plus construit, on a écrit : « Les Menines de la Mer Morte ».

Libé : Parle-nous de cette pièce, de la manière dont vous jouez et comment vous voyez les jours à venir ?

E.M. : On a beaucoup répété dans des lieux pas toujours très commodes. En hiver, ça a été dur, sans parler des copains qui devaient travailler, trouver du fric. Mais le groupe a tenu et avec la tournée qu'on vient de faire en Suisse, on a dû montrer la

pièce à mille personnes environ (...) Le travail bien sûr continue et on ne peut pas en rester là. A court terme, on a une tournée en Europe (Belgique, Jura) et nous sommes invités au festival de Bergame. On a du travail, il faut se préparer, songer à des transformations possibles. Il faut réfléchir, avancer encore. Des amis nous prêtent une maison près d'Avignon (les lieux, tu vois, toujours le problème des lieux), et pour la rentrée on verra bien. D'ici là le groupe va changer. Il faut que la création à tous les niveaux soit plus collective, texte bien sûr, mais aussi dramaturgie, peut-être s'associer à des musiciens. L'idéal ça serait qu'on arrive à former un tout comme l'Odin-Theater de Barba qui se connaît depuis 15 ans. Ça c'est la

preuve, tu vois, la preuve qu'on fait vraiment quelque chose à plusieurs ».

Voilà. Les tasses étaient vides. On est parti les oreilles remplies encore de l'espoir tranquille de cette voix sud-américaine. Puisqu'on vous dit que le théâtre existe...

Propos recueillis par
GEORGES BARRERE,
Georges MOLINA
et Gérard ABELA

E. Manet a été choisi de par sa situation comme boîte aux lettres pour que les groupes puissent faire connaissance ou mieux échanger des expériences. Il envisage une nouvelle réunion des groupes théâtraux en septembre-octobre 77. Si vous voulez en savoir plus ou prendre les contacts, écrivez à Libération qui transmettra (service culture).